

Bernard du Boucheron

Fiction or not fiction

Un auteur court à ses risques exclusifs l'aventure périlleuse de la fiction.

Vous voilà seul devant votre bloc Rhodia à couverture jaune, 80 feuillets, 80 g au m², vélin supérieur, 14.8 x 21 (ou votre ordinateur si vous avez moins de 80 ans). Laissons de côté l'angoisse de la page blanche, devenue un cliché. Un petit anxiolytique règlera la question.

Parlons plutôt de l'histoire, à créer de bout en bout, de l'ouverture indispensable – c'est « l'accroche » – jusqu'à la fin (sauf si vous cédez à la mode de la queue de poisson, très chic).

Que de dilemmes !

Primo, écrivez-vous au présent ou au passé ? Si vous racontez votre affaire au présent, vous avez l'air pressé d'en finir, ou d'être membre de la tribu haïe et enviée des journalistes. En revanche, vous évitez le passé simple, qui appartient à une langue morte, et l'imparfait du subjonctif cher aux Précieuses de l'Hôtel de Rambouillet.

Si vous écrivez au passé, on vous jugera « suranné », solennel et guindé, on vous accusera de vous exprimer comme Octave Feuillet. Les gentilshommes en bras de chemise qui se battent en duel et les dames qui meurent de chagrin sur leur cadavre ne sont pas loin.

Autre danger, est-ce que par hasard vous vous prenez pour Dieu le Père ? D'où tenez-vous cette omniscience qui vous fait pénétrer dans la conscience de vos personnages, et écrire non pas « *La marquise sortit à cinq heures* », mais « *La marquise sentit qu'elle n'aimait plus Alfred* » ?

Tertio, comment allez-vous torcher votre récit ? Au moins y a-t-il des tortures, des viols, des incestes comme chez Philippe Djian ou Jonathan Littell (un bon point) ? Y meurt-on de mort violente (un autre), est-ce que vos personnages parlent banlieue ou cul de banlieue (deux bons points de mieux), fument-ils, se piquent-ils, etc... ? Ou tout se passe-t-il dans une idylle verdoyante et bucolique, pleine de drames sentimentaux que le grand cœur de l'héroïne parviendra à surmonter ? Un livre « *feel good* » peut-être ? Là, vous caressez l'espoir de tirer à un million.

« Quand est-ce que je la tue ? » C'est le problème que vous pose votre principal personnage féminin. Quant au moyen, vous avez le choix entre l'embolie peropératoire, l'accident d'avion, l'étrangleur jaloux, la défenestration volontaire. Après le « *pourquoi* » du Roi Ferrante, chez Montherlant, à propos de Dona Inés de Castro qu'il s'apprête à faire tuer, vous voilà seul et désarmé devant le « quand » et le « comment ». Décidez-vous.

Au regard de ces tribulations, quel confort, quelle paisibilité si l'on renonce à la fiction ! Plus de fatigue ni de risque : sauf si vous êtes *people*, ou si vous avez un vrai don de

plume, personne ne vous lira. Vous éviterez ainsi critiques et sarcasmes. Laissez faire votre mémoire. Enjolivez à loisir : c'est moins *ouvrageux* que d'imaginer une histoire. Faites de vous-même le personnage que vous n'êtes pas. Il vous suffit d'être assez vieux pour ne citer que le témoignage des morts : vous ne serez jamais démenti. Fignez surtout la posture morale. Soyez Voltaire avec du cœur, Hugo sans les fanfares, Staline moins le goulag. Ne vous insurgez pas, vous risqueriez d'indisposer les CRS. Soyez *indigné*, ça paye comme ça a eu payé. Aimez les pauvres, ça ne coûte rien tant qu'on ne fait pas la charité.

Sous le bénéfice de ces quelques précautions, la route est beaucoup plus facile que le recyclage de lambeaux autobiographiques plus ou moins habilement déguisés en fiction. Au travail.

Bernard du Boucheron est né à Paris en 1928. Après une carrière dans l'industrie aéronautique, à La Compagnie générale d'électricité et chez Alstom, il écrit à 76 ans son premier roman, *Court serpent* (Gallimard, 2004, Grand prix de l'Académie Française). Sept autres romans ont suivi dont *Vue mer* (Gallimard, 2009, Grand Prix de la Mer). Dernier roman : *Le Cauchemar de Winston* (Le Rocher, 2014).